
Au graduel, entre l'épître et l'évangile, dans lesquels il est surtout question de la résurrection, tant de celle de Lazare que de celles du Christ et du dernier jour, éclate le *Dies iræ* !

Plusieurs grands artistes, Mozart, Cherubini, Haydn, Palestrina, Pergolèse, Berlioz, ont mis cette séquence en musique ; mais il me semble à moi, qui suis loin d'être un adepte d'Euterpe, que rien ne peut surpasser l'effet du plain-chant bien nourri et bien dirigé, surtout lorsqu'il est accompagné de l'orgue.

Même lorsque le *Dies iræ* est chanté par des chantres gagés, comme ceux dont parle Boileau, et qui se hâtent pour en avoir plus tôt fini, même dans ce cas, trop commun il faut l'avouer, le silence et l'émotion qui règnent dans l'église font voir que le peuple et les illettrés comprennent tout ce qu'il y a de grand et de pathétique dans cette admirable composition.

La terreur et l'espoir, la crainte et la prière alternent, et dans les dernières strophes c'est l'espérance qui semble triompher. C'est bien mal comprendre l'œuvre de Célano que d'y voir seulement la justice implacable d'un Dieu vengeur : la miséricorde

devant vous : *je fais cet aveu* afin que vous soyez victorieux quand on vous juge." Ces mots *je fais cet aveu* comblent la lacune.

" J'ai péché contre vous seul et j'ai fait le mal devant vous " prête à diverses interprétations. Quelques commentateurs prétendent que David fait allusion au secret qui aurait entouré ses deux crimes ; mais, comme le remarquent plusieurs autres, la chose était connue. Ces derniers sont d'avis que David a voulu dire qu'en sa qualité de roi, il ne devait de compte qu'à Dieu. Le savant abbé se range à cette opinion, qui cependant paraît bien étrange !

Un autre verset qui a été diversement interprété, c'est celui où il est dit : *Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ.*

Quelques interprètes veulent que cela signifie " Délivrez-moi, Seigneur, des hommes de sang, de ceux qui ne vivent que selon la chair et le sang ", ou " Délivrez-moi de mes penchants voluptueux ". Saint Augustin et saint Jérôme prennent le sang comme synonyme de *péché*. D'Allioli traduit, ou plutôt paraphrase, comme suit : " Délivrez-moi, ô Dieu qui êtes le Dieu de mon salut, de tout le sang que j'ai répandu ". Glaire traduit " Délivrez-moi d'un sang versé ". Lemaître de Sacy, " Délivrez-moi, mon Dieu, vous qui êtes le Dieu et l'auteur de mon salut, du sang que j'ai répandu ".

J'ai traduit en paraphrasant :

Que mon remords expie
Mon œuvre criminelle ! O Dieu, mon seul espoir,
Délivrez-moi du sang que je ne veux plus voir !

Ceci est conforme aux versions de Glaire et de D'Allioli ; c'est le sang